



HAL
open science

La ville rangée est sans langage

Matthieu Duperrex

► **To cite this version:**

Matthieu Duperrex. La ville rangée est sans langage. Regards Sociologiques, 2010, 40, pp.125-133.
hal-03372158

HAL Id: hal-03372158

<https://hal.science/hal-03372158>

Submitted on 11 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Armelle Caron - *tout bien rangé* | Istanbul

La ville rangée est sans langage

tout bien rangé
Armelle Caron

La démarche d'Armelle Caron nous invite à nous poser la question du langage de la ville.

Dans le travail de cette artiste, les « villes rangées », la déconstruction du **plan** tire la ville vers le fragment ; et les **relations**, qui étaient des vides, s'effacent dans ce morcellement. L'opération soustrait ainsi à la ville sa « forme ». Inversement, dans une autre de ses productions, les « villes en creux », on ne retient que le tissu viaire, les rues, le maillage des espaces servants, en fines toiles d'araignées.

Dans le geste patient d'Armelle Caron, la topographie devient donc une incitation à la découpe. L'outil de lecture de la ville, son plan en deux dimensions, est désassemblé en modules célibataires. Ces derniers sont triés, rangés, assemblés en une simple typologie par taille. Une classification des espèces du foncier ? Mais soumise à quelle rationalité épistémique ?

Dans ce processus, il est évident que le projet de rangement détruit *la ville héritée*, à savoir une certaine composition urbaine qui nous vient de ce que la ville est « un espace qui contient du temps » (Christian de Portzamparc). Chacun peut deviner que la morphologie de la ville est très largement contingente au regard des lois scientifiques d'un urbanisme de nature « orthopédique »,

qui a longtemps prétendu réformer un corps urbain « malade » : qu'on songe aussi bien à Cerdà, dont c'était il y a peu l'anniversaire du plan d'extension de Barcelone, qu'à la Charte d'Athènes. À rebours du fantasme architectural d'un retour prométhéen à la page blanche, la ville est un assemblage de particularismes et de durées, certaines longues, d'autres courtes, toutes ces durées étant articulées dans un rythme changeant, selon notre vision ou notre ressenti culturel de la temporalité urbaine. C'est ainsi que des strates d'une même ville se superposent dans la mémoire urbaine, avec une dynamique d'exaltation plutôt que de stagnation : il en va de la vie de la ville, de son « allant » qu'incarnent les pratiques urbaines dont nous parle Michel de Certeau... de l'infini dans un espace fini. C'est cette profondeur mémorielle, mais non *nostalgique*, qui sous-tend la divagation géographique de Julien Gracq.

« L'ancienne ville – l'ancienne vie – et la nouvelle se superposent dans mon esprit plutôt qu'elles ne se superposent dans le temps : il s'établit de l'une à l'autre une circulation intemporelle qui libère le souvenir de toute mélancolie et de toute pesanteur ; le sentiment d'une référence décrochée de la durée projette vers l'avant et amalgame au présent les images du passé au lieu de tirer l'esprit en arrière. »¹

Les « villes rangées » d'Armelle Caron nous interpellent dans notre lecture commune du plan de ville. Car l'ordre qu'elles exhibent, créé par la pensée classificatoire et analytique, se révèle étonnamment pauvre. Nous nous rendons compte alors que c'est depuis un désordre fondamental que la ville nous parle. En cherchant un ordre caché en elle, nous perdons son « langage ». Comment expliquer ce phénomène ?

On peut ici recourir brièvement à des concepts issus de la linguistique. Chez Hjelmslev, la signification est constituée par la Relation (R) entre le plan de l'Expression (E) et le plan du Contenu (C). Ce schéma [ERC] s'applique à l'espace urbain, dont la désignation ne va pas de soi. Nous avons dans le plan de l'Expression les lois d'articulation et les propriétés physiques du *signifiant* ; et nous retrouvons dans le plan du Contenu tous les effets des *signifiés* et de leur organisation formelle. S'il y a quelque chose comme un « langage de la ville », qui est porteur de significations multiples, c'est bien parce que, de la temporalité déroulée dans sa *syntaxe* ou sa trame jusqu'aux machines isolées de l'architecture et au petit bout de réclame lessivé sur un pan de façade, la relation entre l'Expression et le Contenu est vivante *pour* des hommes, dans le rapport de ces derniers à l'espace urbain.

Or, l'opération de la « ville rangée » ne retient de la ville que le plan du Contenu. En ce sens, nous n'avons plus que du signifié mort, qui n'est plus mis en relation avec les logiques de forme et de substance qui appartiennent au plan de l'Expression, et par lesquelles nous accéderions à quelque chose comme un langage de la ville².

En ce sens, les propos d'Armelle Caron sur la création « d'anagrammes graphiques » prêtent à confusion : on ne fait pas un texte avec ces parcelles rangées, car on ne dispose plus alors que de la physicalité de la langue urbaine, sans expression.

Les « villes rangées » sont plutôt de la langue sans langage. L'artiste aurait pu apporter une nouvelle détermination signifiante à sa stéréotomie en deux dimensions, par exemple en reprenant ses agencements, mais à l'intérieur de quartiers, en prenant en compte une échelle spatiale ou sociale nouvelle (quartiers en bord de fleuve, quartiers d'habitat majoritairement social contre quartiers huppés, etc.). En définissant ainsi de nouveaux ordres de classement, nous garderions peut-être quelque souvenance du langage de la ville. Mais la démonstration serait sensiblement la même en ce qui concerne l'architecture et l'urbanisme : la ville résumée à une *grammaire* non incarnée dans la parole ne révèle plus aux hommes qui la vivent la prégnance du **désordre** et de la **temporalité**. Et parce que l'homme est un être *pour* le langage, et pas simplement « dans la langue », un espace urbain ainsi épuré ne peut plus lui fournir ces occasions renouvelées de vivre et

1 - *tout bien rangé* | Berlin

2 - *tout bien rangé* | New-York

3 - *tout bien rangé* | Paris

d'expérimenter la cohésion psychique et physiologique de la ville. Marcel Roncayolo a décrit ce couple du désordre et de la temporalité, qui est fondateur de la possibilité d'expression et de sens dans l'expérience urbaine. Et cela ne signifie pas pour autant que l'espace de la ville est irréductible à l'analyse, à la découpe mentale ou à la pensée classificatoire. Nous ne sommes pas irréductiblement cantonnés à une posture phénoménologique pour adhérer à une quelconque « vérité » du langage de la ville. Loin s'en faut, l'expression linguistique est justement cette capacité qui nous est donnée de bâtir des syllogismes comme d'écrire des poèmes. Il suffit, s'agissant de la ville et de l'expérience urbaine, de ne pas minimiser la complexité des phénomènes à laquelle l'urbaniste, le scientifique et le poète doivent mesurer leur expression.

« Des rythmes et des durées différentes caractérisent aussi des éléments de la structure matérielle des villes ; voies, parcellaire, bâti paraissent appartenir à un même système et donc exprimer les attentes d'une même époque. Mais la dissociation, sous certaines conditions, a des chances de s'opérer. La trame résiste le mieux même quand elle ne répond plus tout à fait aux exigences de la modernité. Le parcellaire n'est pas une donnée figée, même si les tracés généraux persistent : les parcelles sont agrégées, regroupées ou subdivisées et changent d'usage. Les édifices subissent davantage les modifications, transformations, processus de démolition/reconstruction, au gré des calculs du marché et des stratégies patrimoniales. [...] Dans le domaine du parcellaire, on ne peut considérer que la forme, en quelque sorte, contraigne par elle seule à la durée. Mais elle réunit tout un système fait d'usages, de propriétés, d'investissements inscrits dans la pierre, ou plus modestement dans les moellons, coordonné par des représentations. Un degré de cohérence remarquable. »³

La dernière partie du travail d'Armelle Caron, qui consiste à créer des ateliers où l'on s'efforce de composer une nouvelle ville avec des pièces en bois découpé, montre combien il est difficile, voire impossible, de retrouver un plan de l'Expression de la ville en procédant à partir du Contenu. Le puzzle résiste, et rien de ce qui pourrait être la forme d'une ville ne s'exhausse des parcelles discontinues. Les formes et les temps du langage de la ville seront à jamais perdus.

Matthieu Duperrex⁴

¹ Julien Gracq, *La forme d'une ville*, Paris, J. Corti, 1985.

² Voir Bernard Lamizet et Pascal Sanson, *Les langages de la ville*, Marseille, Parenthèses, 1997.

³ Marcel Roncayolo, *Lectures de villes. Formes et temps*, Marseille, Parenthèses, 2002.

⁴ Matthieu Duperrex est philosophe et journaliste, rédacteur en chef du site Internet www.urbain-trop-urbain.fr.







